

souris derrière une mallo, vous recevriez de beaux louis d'or débouchants. Et ce ne serait pas seulement la " Crécelle " qui vous ferait vivre ; tous les journaux satiriques, et le nombre en croît tous les jours, vous en demanderaient ; les éditeurs en voudraient pour leurs livres d'étrénes ; le succès gagne à Paris comme une traînée de poudre. Dans six mois vous seriez à même de gagner deux mille francs par an ; et vous ne tarderiez pas à doubler cette somme. Est-ce que vous pouvez vivre minable et râpé ?

— Armadiou s'est montré très bon, reprit Jean Bruk.

— Et il vous a offert ses services ?

— Oui.

— Les accepterez-vous ?

— Peut-être.

— Non, parce que vous êtes fier. Oh ! je sais bien qu'il n'y a point de honte à puiser dans la bourse d'un ami, et tous tant que nous sommes, avant l'heure de la popularité et du succès, nous avons connu et pratiqué cette fraternité qui confond les bourses. Mais ce qui est possible quand on partage les mêmes goûts, les mêmes plaisirs, devient insupportable dès que celui qui nous oblige compense ses services par des conseils, et se trouve en droit de nous imposer un sermon, sous prétexte qu'il nous a prêté quelques pièces d'or. En restant chez Armadiou vous contracterez des obligations humiliantes. Du reste, ce que je vous dis est absolument, vous le comprenez, dans votre intérêt. Je voudrais vous tirer de peine, et vous tendre deux perches plutôt qu'une.

La sonnerie électrique annonçant que le troisième acte allait commencer, se fit entendre, le directeur de la " Crécelle " se leva :

— Au revoir, tous les jours au journal, de deux heures à sept.

— Oui, au revoir, répondit Jean Bruk.

En revenant vers sa loge, Landry croisa le directeur du journal satirique.

— Voilà certes une mauvaise figure et un méchant homme ! dit-il.

L'idée ne lui vint pas que le directeur de " la Crécelle " quittait Jean Bruk.

Le reste de la soirée se passa gaiement. Par une nuit splendide les deux jeunes gens rentrèrent chez eux. Landry reconduisit Jean, et en rentrant à l'hôtel il trouva dans le vestibule qu'elles traversaient, sa mère et sa sœur, traînant sur les tapis de Smyrne les pieds soyeux de leurs robes.

VII.

EN EXIL.

Au dernier étage d'une maison d'une assez belle apparence située rue Madame, habitait depuis plus de dix années une femme dont le visage conservait des traces de jeunesse, en dépit de la fatigue et de la souffrance empreintes sur ses traits. Quand elle vint s'y installer, au milieu d'un cruel hiver, elle tenait par la main un bel enfant blond, aux grands yeux noirs, auquel elle parlait d'une voix harmonieuse dans une langue étrangère, comme si, dans cet idiome, les mots devaient s'empreindre de plus de caresses.

Une servante vêtue d'une façon bizarre l'accompagnait, et lui témoignait un respect empreint de l'aveugle soumission de

esclaves. Quand elle approchait de sa maîtresse, à la façon dont elle s'inclinait, on comprenait qu'elle eut souhaité s'agenouiller et baiser le bas de sa robe.

Le mobilier qui fut amené dans le modeste appartement loué par l'étrangère fut relativement simple ; sauf des tapis anciens d'une grande richesse, des tentures rapportées d'Orient, quelques pièces d'orfèvrerie d'une valeur irréalisable, et surtout d'une collection d'armes sans rivales, l'intérieur de sa mère et de son enfant ressemblait à celui d'une bourgeoise aisée. Cependant il était impossible de s'y tromper, cette jeune femme gardait un grand air, une noblesse innée. Uniformément vêtue de noir, ne portant jamais un bijou, elle concentrait sur l'enfant les coquetteries et les élégances auxquelles elle renonçait pour elle-même. Il n'était point de hatiste trop fine, de velours trop beau, de dentelles trop merveilleuses pour cet enfant au teint pâle, aux membres élégants et grêles qui la regardait souvent avec des yeux emplis d'une tristesse de son âge.

On nommait l'étrangère Mme Ypsolani, mais la servante, quand elle lui parlait, ne manquait jamais de dire " princesse, " et d'appeler l'enfant " monseigneur. "

En vain la jeune femme tenta de lui faire comprendre que ces formules étaient une opposition trop grande avec la pauvreté présente, la servante moldave se refusa toujours à les supprimer. L'enfant, Mikael Ypsolani, passa des genoux de sa mère sur les bancs d'un collège. Malgré les conseils de la princesse, il se montra plus rêveur que studieux. Tandis qu'on s'efforçait de lui enseigner l'histoire des peuples anciens, il fouillait les annales de la Hongrie, de la Moldavie, apprenait par cœur des vers des anciens poètes, exhumés tout jeunes d'une littérature déjà vieille ; il redressait les cartes géographiques placées sous ses yeux. A une réprimande sévère du professeur qui le rappelait à la réalité et au programme des études, Mikael répondit en rouspétant livres et cahiers avec colère et en levant sur le maître des yeux noirs brillants de fierté :

— Je ne m'intéresse qu'à l'histoire de ma patrie, et j'établis les frontières du pays où régneront mes aïeux.

Mikael fut puni.

Il rentra chez sa mère dans un état d'irritation impossible à décrire, et déclara qu'il ne retournerait pas au collège. Le soir même la princesse recevait du proviseur une lettre par laquelle il lui signifiait que l'orgueil et la paresse de son fils devenant d'un dangereux exemple, il se voyait forcé de la prier de garder désormais Mikael.

La jeune femme tendit la lettre à l'enfant.

— Tant mieux ! dit celui-ci. Je ne pouvais souffrir ni les maîtres durs ni les écoliers moqueurs. J'apprendrai près de vous ma mère, avec des professeurs qui viendront ici, et qui ne me railleront pas quand je les prierai de m'enseigner les hauts faits des héros dont je descends.

La princesse attira l'enfant tout près d'elle, et tandis qu'elle caressait sa tête blonde, elle lui dit :

— Mon bien aimé Mikael, il est d'autres grandeurs que celles de la race, et les antiques épées que vous voyez accrochées à cette muraille, ne chargeront sans doute jamais votre main. Ne regardez en arrière que pour apprendre la force d'âme. Non celle qui rend valeureux à la guerre, mais patient dans l'épreuve. De quoi sert, mon enfant, que vous redressiez d'une façon imaginaire, la carte d'une principauté dans laquelle vous ne rentrerez jamais. Le petit Etat que posséda votre père a disparu, envahi par un souverain puissant. Si mon époux eut accepté la spolia-